

Emilie NÉE — *L'Insécurité en campagne électorale*.
Paris : Honoré Champion, 2012, 257 pages

Damon Mayaffre

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/corpus/2281>

ISSN : 1765-3126

Éditeur

Bases ; corpus et langage - UMR 6039

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012

ISSN : 1638-9808

Référence électronique

Damon Mayaffre, « Emilie NÉE — *L'Insécurité en campagne électorale*. Paris : Honoré Champion, 2012, 257 pages », *Corpus* [En ligne], 11 | 2012, mis en ligne le 21 juin 2013, consulté le 07 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/corpus/2281>

© Tous droits réservés

Emilie NÉE — *L'Insécurité en campagne électorale*. Paris : Honoré Champion, 2012, 257 pages, 25 €.

L'ouvrage d'Emilie Née, qui vient de paraître dans la collection Essais d'Honoré Champion, se présente comme un précis d'*analyse du discours à entrée lexicale*. L'auteure, s'appuyant sur un travail doctoral soutenu en 2009, et sur plusieurs publications antérieures, décline tout un savoir théorique et pratique pour faire parler un corpus discursif construit autour d'un mot unique : « insécurité ». Largement instrumentée par l'outil informatique et statistique d'une part, et par l'appareillage conceptuel de l'analyse du discours et de la linguistique textuelle d'autre part, cette étude aboutie pourra servir de modèle en la matière. L'approche quantitative d'héritage saint-clousien (index fréquentiel, segments répétés, cooccurrences, ...) et l'analyse linguistique qualitative se combinent pour épuiser un mot phare et déconstruire un sujet de société polémique autour desquels s'est structuré le débat politico-médiatique français ces dernières années.

Le corpus est puisé dans une source bien identifiée, très prisee en analyse du discours contemporain : le journal *Le Monde*. Comme toujours en matière de corpus, et plus encore lorsque le traitement dudit corpus est riche et précis, l'analyste est amenée à soupçonner qu'une même étude, avec la même richesse, mais sur un autre corpus, aurait peut-être produit des résultats socio-linguistiques différents. En l'occurrence *Le Monde*, s'il offre sans aucun doute une des sources les plus fiables du débat politique français, et si, comme le dit l'auteure, il est un des lieux emblématiques de la construction de l'espace public français, prétend aussi être un endroit de recul ou de réflexion sur cette construction. En d'autres termes, on comprend que c'est moins l'insécurité en tant que telle qui est traitée par *Le Monde* (comme ce serait peut-être le cas du journal de TF1), que la question de l'insécurité telle qu'elle apparaît par exemple dans d'autres médias ou telle qu'elle structure l'agora du moment que les journalistes du *Monde* décryptent. Le discursif et le métadiscursif s'intriquent ainsi, et l'ouvrage prend la forme, au moins, d'un double regard réflexif : regard critique du *Monde* sur la question de l'insécurité et regard scientifique de l'analyste

sur ce regard critique. Plus loin encore, Emilie Née mentionne un article du médiateur du *Monde* sur la question, et l'on distingue ici quatre niveaux dans un feuilleté infradiscursif, discursif, métadiscursif complexe :

- l'insécurité réelle (qui n'est pas le sujet de l'ouvrage) ;
- le traitement brut qu'en font les politiques et les grands médias dont parfois *Le Monde* lui-même, qui rend compte notamment de certains faits divers ;
- l'analyse réflexive que *Le Monde* fait de ce traitement médiatique, car très vite le journal prend conscience que l'insécurité est devenue un enjeu non innocent du débat politique qui réclame un regard critique ;
- et encore le traitement du médiateur qui réfléchit explicitement sur le comportement que *Le Monde* a eu, intentionnellement ou malgré lui, en faisant, y compris par ses réflexions critiques, caisse de résonance au phénomène.

Quoi qu'il en soit, à l'occasion de cette réflexion sur son corpus, Emilie Née nous rappelle deux éléments importants auxquels les lecteurs de la revue CORPUS, et de ce numéro, seront sensibles. D'abord généralement, et s'appuyant sur les travaux de Jacques Guilhaumou, Emilie Née pose le corpus avant tout comme une « norme interprétative » (p. 71) : un corpus n'est ni absolu, ni idéal, mais constitue pour lui-même, et pour le chercheur, sa propre norme (norme linguistique, norme statistique, norme interprétative). L'herméneute doit donc seulement mais toujours être conscient des forces et des limites de son corpus ; l'endogénéité du sens, en corpus, est le meilleur garant d'une étude bien circonscrite mais nous interroge évidemment sur la relativité des conclusions ; la (bonne) problématisation du corpus reste l'acte baptismal de nos études en SHS duquel dépend ensuite tout le reste.

Plus précisément ensuite, les corpus de l'*Analyse du discours à entrée lexicale* sont fortement contraints : ici outre la source d'émission (*Le Monde*), outre la période (2001-2002) – nous y reviendrons –, ce ne sont que les articles dans lesquels occure « insécurité » qui ont été sélectionnés. Les conséquences sont immédiates pour les méthodes déployées et la posture du chercheur face au corpus. Par exemple, travailler sur l'index fréquentiel du corpus ou, après partition diachronique, sur les

spécificités chronologiques revient *de facto* à travailler sur les cooccurrences « d'insécurité » : il y a là matière à réflexion sur l'idée même de cooccurrences ou de spécificités telles qu'excellamment implémentées dans le logiciel Lexico qu'Emilie Née utilise.

La période que l'étude embrasse est évidemment déterminante. Si Emilie Née retrace l'histoire du mot « insécurité » – longue histoire qui trouve des origines au XVIII^e siècle, mais prend un tour particulier à partir des années 1980 – et qu'elle anticipe son avenir après la défaite de Nicolas Sarkozy en 2012, elle centre son analyse sur la période préélectorale, électorale et post-électorale de juillet 2001 à juillet 2002. Ainsi l'ouvrage apporte-t-il un éclairage sur ce que les citoyens ont pu ressentir – au moins *a posteriori* – comme un grand moment de manipulation médiatique au même titre, à l'échelle internationale, que les faux charniers de Timisoara ou que la guerre du Golfe. Par une étude pointue sur un corpus devenu *série textuelle chronologique*, Emilie Née montre comment le thème s'impose sur l'initiative de Jacques Chirac et son interview du 14 juillet 2001 pour ne cesser de croître jusqu'au 21 avril 2002. Après cette date, dans *Le Monde*, le thème reste fort encore quelques semaines sous le fait notamment de la réflexion critique que le journal engage sur la question ; puis il décline violemment une fois les échéances électorales passées (figure 1 et 6, p. 26 et 31). De manière idéale donc, un candidat (Jacques Chirac) et un courant politique (la droite et l'extrême droite) semblent avoir réussi à imposer une thématique qui phagocyte la campagne électorale entière jusqu'à leur triomphe sans précédent dans l'histoire républicaine¹. L'étude donne au lecteur quelques éléments de réflexion pour trancher, lui-même, le caractère volontaire ou concerté entre les hommes politiques et la presse de cet *agenda setting* orienté (et ici il faudrait renvoyer au-delà du *Monde* aux médias les plus lus ou les plus regardés : journaux régionaux et

¹ On se rappelle que pour la première fois un candidat d'extrême-droite fut qualifié au second tour d'une élection présidentielle ; quant à Jacques Chirac, fortement contesté avant l'élection après 5 ans de cohabitation, et menacé de poursuites judiciaires qui lui vaudront une condamnation pénale en 2011, il sera réélu comme aucun autre candidat avec 82 % des suffrages exprimés.

JT de TF1) ou bien s'il s'agit d'un simple phénomène incontrôlé d'emballlement médiatique qui ira jusqu'au bout du sensationnalisme et aux limites des faux témoignages (« tuerie de Nanterre » du 27 mars 2002, « Affaire Paul Voise » du 18 avril 2002, ...).

Restent enfin les principales conclusions d'une étude discursive minutieuse. Nous renvoyons le lecteur au cœur de l'ouvrage en synthétisant seulement ici un des éléments forts.

Le succès d'« insécurité » dans le discours politique est conditionné par une *déproblématisation* du signe, qui s'impose ainsi dans le débat comme une forme de *consensus* ou d'évidence. Ici, Emilie Née montre comment, éminemment polysémique, le mot « insécurité » (insécurité sociale, insécurité écologique, insécurité routière, alimentaire...) perd de sa richesse mais de son flou, de sa complexité mais de son ambiguïté, pour désigner durant la campagne avant tout l'insécurité policière. La mise en résonance « d'insécurité » et de « délinquance » est notamment décisive dans ce raccourci discursif ; voire, chez certains locuteurs, dont *Le Monde* se fait le porte-voix plus ou moins critique, la résonance avec « immigration » ou « jeunes ». Le quasi-figement de la formule « lutte contre insécurité » informe lui aussi le sens du mot, et donne au discours, dans une double négativité morphologique et phraséologique (*in*-sécurité, et *lutter contre*) une tonalité anxiogène pour chacun.

Il y a dans cette conclusion – déproblématisation du signe et consensus discursif – un dialogue engagé en analyse du discours, avec, par exemple, les « formules » d'Alice Krieg. Là où une formule est marquée surtout par la consensualité du signifiant et la polémique du signifié, le phénomène discursif est ici plus abouti peut-être : à force de répétition, de reprise, de circulation, c'est le signifié lui-même qui semble faire consensus ; y compris chez une gauche « piégée » (p. 147 *sq.*) et accusée d'incurie en la matière. En ce sens, l'*insécurité*, comme une évidence, nécessairement en hausse – tout le monde semble en convenir –, contre laquelle il faut évidemment lutter – qui en disconviendra ? –, toucherait à l'essence même du *topos* aristotélicien dans le débat politique contemporain.

Damon MAYAFFRE
CNRS, Université Nice – Sophia-Antipolis